



HAL
open science

Circulations et reconfigurations transatlantiques de l'engagement littéraire féministe : les Caraïbes francophones, un espace emblématique

Chloé Chaudet

► **To cite this version:**

Chloé Chaudet. Circulations et reconfigurations transatlantiques de l'engagement littéraire féministe : les Caraïbes francophones, un espace emblématique. ELFe | Self XX-XXI - Etudes de littérature française des XXe et XXIe siècles, 2017, 6. <hal-05563552>

HAL Id: hal-05563552

<https://hal.science/hal-05563552v1>

Submitted on 23 Mar 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

Circulations et reconfigurations transatlantiques de l'engagement littéraire féministe : les Caraïbes francophones, un espace emblématique

Au cours de mes travaux consacrés aux reconfigurations contemporaines de l'engagement littéraire¹, j'ai souvent été interpellée par les discrédits actuels et parallèles de la notion d'« engagement » et de « féminisme », liés à des acceptions schématiques des deux termes. Parallèlement, je me suis rendu compte que si la dénonciation de l'oppression des femmes et, plus généralement, les réflexions genrées étaient actuellement une composante importante de l'engagement littéraire occidental et extra-occidental, aucun ouvrage d'ampleur ne s'était encore intéressé de façon systématique à leurs circulations entre l'Europe, les Amériques et l'Afrique. Un exemple révélateur : dans sa monographie *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis* (2001), François Cusset ne consacre que quelques pages aux « Questions de genre² ». De même, Robyn R. Warhol et Diane Price Herndl pointent dans la préface de leur célèbre anthologie *Feminisms* la différence entre un « *French Feminism* » et un « *Anglo-American Feminism*³ » sans s'attarder sur la question. Anne-Emmanuelle Berger étudie toutefois la circulation des études de genre entre la France et les États-Unis de façon plus approfondie dans son essai *Le Grand Théâtre du genre* (2013), tout comme Cornelia Möser dans *Féminismes en traduction* (2013)⁴. Mais, généralement, rares sont les ouvrages à mettre en perspective les transferts des théories et critiques féministes d'une région à l'autre de la planète, et encore plus rares ceux qui intègrent les régions des Suds dans l'étude de ces circulations. Paru en 2013, le volume collectif *Sexe, genre, identité. Approches pluridisciplinaires. Occident, Océanie, océan Indien, monde arabe*⁵ fait ainsi figure d'exception. Pourtant, là encore, les divers contextes culturels sont traités au sein de plusieurs chapitres par différent.e.s auteur.e.s : malgré la richesse de l'ouvrage, la circulation des discours apparaît *in fine* peu mise en lumière.

Ces circulations sont pourtant fondamentales pour penser l'engagement littéraire féministe – que je comprendrai comme l'élaboration littéraire d'une dénonciation, formulée sur un mode plus ou moins polémique et pouvant se combiner à une visée émancipatrice, de la discrimination voire de l'oppression subie(s) par une femme ou une catégorie de femmes. Après

¹ Voir à ce sujet Chloé Chaudet, *Écritures de l'engagement par temps de mondialisation*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Poétiques comparatistes », 2016. Cet ouvrage issu de ma thèse remaniée traite notamment de l'œuvre de Toni Morrison, qui fustige les souffrances des esclaves noires depuis l'apparition de l'esclavage racial aux États-Unis, de la production (para-) littéraire de Waris Dirie, qui dénonce les mutilations génitales féminines en Somalie, de la Bangladaise Taslima Nasreen, qui a subi les conséquences d'une *fatwa* parce qu'elle avait « osé » s'intéresser à la politique dans ses écrits. L'essai montre également comment des auteurs masculins tels que Ben Okri, Orhan Pamuk et Salman Rushdie mettent au jour l'oppression des femmes au Nigéria, en Turquie et en Inde. Mon corpus d'étude a en ce sens constitué un riche creuset pour l'étude des stratégies de dénonciation de l'oppression des femmes à l'échelle internationale.

² François Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2001, p. 158-167.

³ Robyn R. Warhol et Diane Price Herndl, *Feminisms. An Anthology of Literary Theory and Criticism*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1997, p. xv.

⁴ Anne-Emmanuelle Berger, *Le Grand Théâtre du genre : identités, sexualités et féminismes en Amérique*, Paris, Belin, 2013 et Cornelia Möser, *Féminismes en traduction. Théories voyageuses et traductions culturelles dans les débats féministes sur le « genre » en France et en Allemagne*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2013. Côté français, on songera également à l'ouvrage collectif *Le Genre comme catégorie d'analyse*, dirigé par Dominique Fougeyrollas-Schwebel, Christine Planté, Michèle Riot-Sarcey et Claude Zaidman Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme/RING », 2003.

⁵ *Sexe, genre, identité. Approches pluridisciplinaires. Occident, Océanie, océan Indien, monde arabe*, sous la direction de Mounira Chatti, Paris, L'Harmattan, 2013.

avoir précisé l'intérêt d'envisager les études féministes selon une perspective transatlantique, je poserai quelques jalons d'une histoire transatlantique de l'engagement littéraire féministe, puis m'arrêterai sur un espace littéraire reflétant de manière emblématique certaines grandes reconfigurations de l'engagement féministe occidental : les Caraïbes francophones.

Remarques préliminaires : de l'intérêt de croiser études féministes et études transatlantiques

Spécifions en premier lieu comment il s'agit ici de comprendre l'expression « études féministes » :

Les Études « féminines », portées généralement par des femmes travaillant en littérature [française], philosophie ou psychanalyse [...] mett[en]t l'accent sur [...] la reconnaissance de la différence sexuelle. Les « Études Féministes » plus souvent développées chez les enseignantes en sciences sociales et humaines étudient [...] la construction sociale et historique de la différence⁶.

En d'autres termes, j'envisage les études féministes comme un sous-ensemble des études de genre. Si je choisis dans cet article de me référer à ce sous-ensemble, c'est parce que les « études féministes » sont par ailleurs généralement considérées, en Europe et aux États-Unis, comme le prolongement et la problématisation des réflexions menées par Simone de Beauvoir puis par les féministes des années soixante-dix⁷ : cette période s'avère tellement essentielle pour penser l'histoire de l'engagement littéraire féministe dans l'espace atlantique qu'il me semble pertinent de ne pas fondre l'expression dans celle d'« études de genre ».

Une telle histoire littéraire ne peut cependant faire l'économie d'une réflexion concernant les manifestations extra-occidentales de l'engagement féministe, qui est concerné par la mondialisation culturelle. Mais à quelle échelle faut-il les étudier ? Loin de l'idée utopique de la *Weltliteratur* pensée par Goethe⁸, de la conception très étatsunienne de la *World Literature* pensée par David Damrosch⁹, ou encore de l'approche de la littérature mondiale par un « *distant reading* » prôné par Franco Moretti¹⁰, il me semble pertinent de privilégier des échelles (au sens géographique du terme) intermédiaires, entre le local et le global, pour penser la mondialisation culturelle autrement que comme un universalisme décontextualisé. L'espace atlantique est l'exemple d'une telle échelle. Il renvoie à une tentative de renouvellement de l'histoire des littératures de langues européennes qui s'écarte de la dimension nationale, dans une dynamique de « cosmopolitisation » telle que l'a définie le sociologue allemand Ulrich Beck¹¹. S'affirmant comme une étape intermédiaire entre les travaux postcoloniaux et ceux qui concernent la mondialisation des littératures, les études transatlantiques permettent d'étudier les échanges *pluridirectionnels* entre les continents bordant un océan au confluent de

⁶ Claude Zaidman, « Institutionnalisation des études féministes », *Les Cahiers du CEDREF*, n°4-5, 1995 [en ligne: <http://cedref.revues.org/320>, consulté le 19/11/2016].

⁷ Voir Françoise Picq, « Du mouvement des femmes aux études féministes », *Les Cahiers du CEDREF*, n°10, 2001 [en ligne] : <http://cedref.revues.org/430>, consulté le 19/11/2016].

⁸ Voir Dieter Lamping, *Weltliteratur. Ein Konzept Goethes und seine Karriere*, Stuttgart, Kröner, 2010.

⁹ Voir David Damrosch, *What Is World Literature? (Translation/Transnation)*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

¹⁰ Voir Franco Moretti, *Distant Reading*, Londres/New York, Verso, 2013.

¹¹ Voir Ulrich Beck, « Cosmopolitan Sociology : Outline of a Paradigm Shift », *The Ashgate Research Companion to Cosmopolitanism*, dir. Maria Rovisco et Magdalena Nowicka, Farnham, Ashgate Publications, 2011, p. 17-32.

dynamiques occidentales et extra-occidentales significatives pour la modernité et la postmodernité. Comme le souligne Jean-Marc Moura,

[d]ans le domaine littéraire, il existe d'excellentes histoires régionales des littératures, mais les échanges au niveau de l'Atlantique ont été peu abordés, alors que l'émergence et le développement d'espaces littéraires extra-européens, écrits en langues européennes, sont à l'origine de certains des mouvements littéraires les plus influents au niveau mondial. La Négritude (Damas, Césaire et Senghor), le Réalisme magique (Asturias, García Márquez) et le Réel merveilleux (Alejo Carpentier, J.S. Alexis), l'Antillanité et la Créolité (Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant), le roman indigéniste (Jacques Roumain), la dynamique tiers-mondiste (l'itinéraire de Frantz Fanon), certaines écritures féminines (Régine Robin au Québec, Maryse Condé, Gisèle Pineau dans les Caraïbes) et la latinité (comme mode d'appréhension d'une spécificité francophone) sont nés dans cet espace¹².

Sans chercher le jeu de mots, on pourrait ajouter que c'est dans cet espace atlantique que sont nées les grandes vagues féministes du XX^e siècle. Ni la deuxième ni la troisième vague n'auraient pu exister sans les intenses échanges et frictions ayant confronté critiques, artistes et écrivain.e.s européen.ne.s et nord-américain.e.s ; c'est un consensus dans la critique anglo-saxonne et française des dix dernières années¹³.

Mais il reste à explorer les manières dont les Amériques dans leur ensemble, les Caraïbes, ainsi que l'Afrique s'intègrent à ces « vagues ». Cette visée peut être associée à un certain « art des distances¹⁴ », où la prise en considération de contextes extra-occidentaux permet entre autres de réfléchir à partir d'un ailleurs à la spécificité de l'engagement féministe occidental.

Esquisse d'une histoire transatlantique de l'engagement littéraire féministe aux XX^e et XXI^e siècles

L'approche multiperspectiviste des études transatlantiques révèle qu'au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, les discours féministes se succèdent, au-delà des ruptures de surface, selon une dynamique d'élargissements notionnels et d'adaptations contextuelles. Une étude de l'espace littéraire atlantique enrichit ainsi l'histoire des études féministes – d'où l'idée de modéliser les évolutions de l'engagement littéraire féministe dans une perspective diachronique et dans une optique transatlantique. Mes travaux à ce sujet étant relativement récents, le panorama que je vais à présent proposer devra nécessairement être complété. Mon intention ici est surtout de mettre en évidence les trois grandes étapes qu'une histoire littéraire transatlantique de l'engagement féministe devrait intégrer.

¹² Jean-Marc Moura, « Entre études postcoloniales et travaux sur la mondialisation : les “Oceanic studies” », *Interprétations postcoloniales et mondialisation. Littératures de langues allemande, anglaise, espagnole, française, italienne et portugaise*, sous la direction de Françoise Aubès, Silvia Contarini, Jean-Marc Moura *et alii*, Berne, Peter Lang, 2014, p. 21-30, ici p. 28-29.

¹³ Outre les ouvrages d'Anne-Emmanuelle Berger et Cornelia Möser précédemment mentionnés (qui sont rédigés en français, mais se réfèrent largement à la critique anglo-saxonne), je renvoie ici à un ouvrage qui regroupe des essais issus du domaine français et anglo-saxon : *Littérature et identités sexuelles*, sous la direction d'Anne Tomiche et Pierre Zoberman, Paris, SFLGC, coll. « Poétiques comparatistes », 2007.

¹⁴ Eduardo Viveiros de Castro, *Métaphysiques cannibales*, trad. du portugais (Brésil) d'Oiara Bonilla, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 6.

Dans ce contexte, une notion joue un rôle clé, notamment en raison de son caractère problématique : celle d'« écriture féminine », à comprendre comme (1) une écriture possédant des traits qui seraient typiquement féminins, (2) des traits qu'il s'agit de valoriser par opposition à une écriture qui ne les posséderait pas. Si cette deuxième acception se développe avant les années soixante-dix, elle est en effet nouvelle au XX^e siècle, au début duquel prédomine le dénigrement des œuvres littéraires dites « féminines » – un dénigrement si puissant qu'il se reflète jusque dans les essais et lettres d'une Simone de Beauvoir ou d'une Marguerite Yourcenar¹⁵.

La **première étape** envisagée d'une histoire littéraire transatlantique de l'engagement féministe se focaliserait sur la première moitié du XX^e siècle ; cette étape semble surtout concerner des circulations nord-nord. Plusieurs figures des avant-gardes aux parcours transatlantiques ont contribué à faire émerger des revendications féministes et/ou des interrogations genrées sur la scène littéraire et culturelle : pour ne citer que quelques noms, on songera à Gertrude Stein, Sylvia Beach, Djuna Barnes ou encore Nancy Cunard. Encore peu abordée dans cette perspective, l'œuvre littéraire d'Anaïs Nin est particulièrement intéressante. Sa redécouverte par les féministes étatsuniennes lors de la publication tardive de ses journaux intimes a exacerbé la réputation sulfureuse de l'écrivaine, d'abord liée à sa relation torride avec Henry Miller dans le Paris de l'entre-deux-guerres : à la fin des années soixante, Anaïs Nin fut érigée au rang d'icône du féminisme. J'ai eu l'occasion d'interroger et de nuancer cette réputation en montrant que s'il est exagéré de la considérer comme une militante pour l'égalité hommes-femmes, son œuvre littéraire des années trente, aux accents surréalistes, dialogue par anticipation avec un pan du féminisme de la deuxième vague¹⁶. Pour en rendre compte, il a été indispensable de partir du parcours transatlantique de Nin : confronter ses œuvres et leurs réceptions françaises et étatsuniennes m'a permis d'identifier sa position novatrice par rapport à l'idée d'« écriture féminine » dès sa période surréaliste, très peu prise en compte par la critique portant sur les avant-gardes. Il conviendrait ainsi de se demander si des dynamiques semblables concernent d'autres écrivaines de l'époque au parcours transatlantique.

La **deuxième étape** essentielle d'une histoire littéraire transatlantique de l'engagement féministe prendrait en considération la seconde moitié du XX^e siècle, et s'intéresserait de nouveau aux circulations nord-nord. Dans le sillage de la parution du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, qui la considère de manière plutôt négative¹⁷, l'idée d'une « écriture féminine » a été infléchie et systématisée en France dans les années soixante-dix. La notion a ensuite circulé

¹⁵ Voir A'icha Kathrada, « Épistolarité et réappropriation d'une voix au-delà du féminin selon Yourcenar », *SELF XX-XXI* : « Écriture féminine aux XX^e et XXI^e siècles, entre stéréotype et concept », dir. Chloé Chaudet [en ligne: <https://self.hypotheses.org/publications-en-ligne/ecriture-feminine-aux-xxe-et-xxie-siecles-entre-stereotype-et-concept/jeux-avec-les-stereotypes-le-feminin-en-question-1>, consulté le 19/11/2016). Concernant Beauvoir, je renvoie à la note suivante.

¹⁶ Chloé Chaudet, « Anaïs Nin, entre avant-garde et féminisme », contribution au Congrès international de l'Association Internationale de Littérature Comparée/AILC dans le cadre de l'atelier « Histoire littéraire et culturelle des avant-gardes. Les circulations transatlantiques dans la première moitié du XX^e siècle » dirigé par Jean-Marc Moura et Anne Tomiche, Université de Vienne, juillet 2016, à paraître.

¹⁷ Je pense en particulier à ce passage de la fin du *Deuxième Sexe* : « il est connu que la femme est bavarde et écrivassière ; elle s'épanche en conversations, en lettres, en journaux intimes. Il suffit qu'elle ait un peu d'ambition, la voilà rédigeant ses mémoires, transposant sa biographie en roman, exhalant ses sentiments dans des poèmes ». (Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949), Paris, Gallimard, coll. « Idées », vol. 2, 1977, p. 466.) S'il faut replacer l'observation de Beauvoir dans sa dénonciation générale de la situation des femmes, qui épuiserait toute leur énergie à « lutter pour devenir un être humain » (*ibid.*, p. 480), ce jugement n'en est pas moins sévère.

aux États-Unis, irriguant une conception réductrice du féminisme français. Il y a là une première dynamique à explorer : il s'agirait d'examiner dans quelle mesure ce dernier a été « créé » par les féministes étatsuniennes des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. La réception étatsunienne des féministes françaises des années soixante-dix (ou « féministes de la deuxième vague ») a en effet contribué au succès comme à la radicalisation de certaines conceptions différentielles du « féminin ». Or, celles-ci sont surtout liées à une « sainte Trinité¹⁸ » composée de Luce Irigaray, Julia Kristeva et Hélène Cixous, dont les réflexions, souvent amalgamées, ont été estampillées « *French Feminism* » de l'autre côté de l'Atlantique. Pourtant, comme l'explique Cynthia Kraus, traductrice de Judith Butler,

[...] le *French Feminism* n'est ni français – [...] il n'est rien sinon ce qu'en disent les commentaires en langue anglaise, autrement dit une pure invention anglo-américaine – ni féministe – le *French Feminism* s'approchant du féminisme français dit de la différence, une forme d'essentialisme qui est, de fait, une forme d'anti-féminisme¹⁹.

Reprenant les objections des féministes dites de l'égalité, Kraus souligne bien que le « *French Feminism* » ressortit à une conception différentialiste du féminin. Il propose par ailleurs une approche psychanalytique et poststructuraliste, solidaire d'une telle conception. La focalisation sur le discours que ce second grand trait suppose explique l'importance de l'écriture pour Irigaray, Kristeva et Cixous, surtout. Militant pour une valorisation de la différence féminine qu'il s'agissait de manifester dans l'écriture, Cixous relia en effet « l'écriture féminine » à un primat de l'oralité et du corporel ainsi qu'à une poétique de l'intime dans un essai essentiel : « Le rire de la Méduse » (1975)²⁰, considéré comme fondateur pour les études féministes d'un côté comme de l'autre de l'Atlantique nord. Ce sont en particulier certaines lectures partielles de ce texte qui ont « largement contribué à fixer [la] vision biaisée d'un féminisme français essentialiste²¹ » réducteur car assimilant « le féminin » à un petit nombre de traits figés. Entre les années soixante-dix et quatre-vingt-dix, des théoriciennes et écrivaines nord-américaines se mettent dès lors à rejeter, plus ou moins explicitement, une telle conception du féminisme et du féminin.

Certains de ces rejets aboutissent à des reconfigurations de l'engagement féministe, par exemple chez Judith Butler, l'une des théoriciennes féministes les plus influentes de la fin du XX^e siècle. Son œuvre-phare *Trouble dans le genre* (1990) a été précisément élaborée dans un dialogue avec des auteur.e.s français.es : Foucault, Lacan et Lévi-Strauss y côtoient Irigaray, Kristeva et Wittig. Si Butler ne cite le nom d'Hélène Cixous qu'une seule fois dans son essai²², et se focalise plutôt sur Monique Wittig, réputée pour avoir refusé « l'assignation à résidence »

¹⁸ L'expression est de Susan Hekman, voir *The Feminine Subject*, Cambridge, Polity Press, 2014, p. 27-28.

¹⁹ Cynthia Kraus, « Note sur la traduction », dans Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* (2005), préface d'Éric Fassin, traduit de l'anglais (États-Unis) par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte/Poche, 2006, p. 21-24, ici p. 22-23. Voir également *Nouvelles questions féministes*, vol. 17, n°1 – « France, Amériques : regards croisés sur le féminisme », 1996.

²⁰ Voir Hélène Cixous, « Le rire de la Méduse » (1975), *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, préface de Frédéric Regard, Paris, Galilée, 2010, p. 35-68.

²¹ Voir Catherine Nesci, Christine Planté et Martine Reid, « Genre, *Gender* : conjonctions et disjonctions », table ronde animée par Audrey Lasserre, *La Littérature en bas-bleus. Romancières sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848)*, sous la direction d'Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 399-432. Texte reproduit dans *l'Atelier de théorie littéraire de Fabula* [en ligne: <http://www.fabula.org/atelier.php?Genre - Gender>, consulté le 19/11/2016].

²² Voir Judith Butler, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity* (1990), New York/Londres, Routledge, 2002, p. 131.

du féminin qu'impliqueraient certaines interprétations des réflexions de Cixous, c'est d'abord en raison de son opposition aux féministes différentialistes²³. Plus généralement, la convocation par Butler d'autres approches que celles qui fondent le « *French Feminism* » vise à contextualiser le féminisme. De fait, c'est l'attachement de Butler au(x) contexte(s) qui explique son refus de l'idée d'un « féminin » universel, comme elle le souligne : « *the insistence upon the coherence and unity of the category of women has effectively refused the multiplicity of cultural, social, and political intersections in which the concrete array of "women" are constructed* » (« à force d'insister sur la cohérence et l'unité de la catégorie "femme", on a fini par exclure les multiples intersections culturelles, sociales et politiques où toutes sortes de "femmes" en chair et en os sont construites²⁴ »).

Une telle aspiration à situer le féminin pour éviter de le figer se conjugue à la volonté, également en germe depuis les années soixante-dix aux États-Unis, de l'envisager en lien avec d'autres catégories telles que l'origine ethnique et la classe sociale²⁵. Rappelons que le terme « *intersectionnalité* » est apparu au sein des études féministes étatsuniennes en 1989, dans un article de Kimberlé W. Crenshaw²⁶, qui a œuvré pour mettre en lumière la co-détermination mutuelle des discriminations d'ordre sexuel, d'ordre social et d'ordre « racial », ignorée à cette époque par la plupart des féministes européennes. Emblématique dans ce contexte, l'écrivaine Toni Morrison a certes toujours refusé d'être étiquetée « féministe » et n'a jamais théorisé l'intersectionnalité, mais la place des Afro-Américaines dans son œuvre littéraire fait émerger un lien intrinsèque entre l'oppression fondée sur le sexe, la classe et la couleur de peau. Celui-ci est très net dans ses romans des années soixante-dix, puis dans la trilogie que Morrison consacre à l'histoire des Afro-Américains : *Beloved* (1987), *Jazz* (1992) et *Paradise* (1996²⁷). Plus généralement, Morrison s'inscrit dans une dynamique de diversification de l'engagement féministe, soulevant des thèmes et enjeux qui dépassent amplement le binôme Europe-États-Unis : pour cette raison, son œuvre pourrait être considérée comme l'un des pivots entre la deuxième et la troisième étape de l'histoire littéraire transatlantique dont je pose ici les bases.

Plus récente, la **troisième grande étape** d'une histoire littéraire transatlantique de l'engagement féministe engloberait la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e ; sa spécificité est la prise en compte de circulations pluridirectionnelles nord-sud, sud-sud et sud-nord. Il s'agirait ici d'étudier les reconfigurations de l'engagement littéraire féministe par des écrivain.e.s des Suds – de l'Afrique (je songe par exemple à Chimamanda Ngozi Adichie) à l'Amérique latine et la littérature chicana (je pense notamment à Cherrie Moraga) en passant par les Caraïbes. C'est cette troisième étape, la moins travaillée par la critique, que je compte à présent commencer à détailler. Pour ce faire, je vais me concentrer sur trois écritures féminines liées à un espace éminemment transatlantique : les Caraïbes.

²³ *Ibid.*, p. 198, note 30.

²⁴ *Ibid.*, p. 19-20. Trad. cit., p. 80.

²⁵ Dans une certaine mesure, Cixous envisage déjà ce lien dans « Le rire de la Méduse » : voir Frédéric Regard, « AA ! », préface, dans Hélène Cixous, *Le Rire de la méduse et autres ironies*, op. cit., p. 9-22, p. 13.

²⁶ Voir Kimberlé W. Crenshaw, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, 1989, p. 139-167.

²⁷ Voir Chloé Chaudet « Les contre-narrations intersectionnelles de Toni Morrison ou la fiction comme porte-voix des oubliées de la littérature occidentale », participation à la journée d'étude internationale « Face au storytelling du dominant : pratiques contre-narratives au prisme du genre et du fait colonial » organisée par Danielle Perrot-Corpet, Romuald Fonkoua et Anne Tomiche, Université Paris-Sorbonne, avril 2016, à paraître. La communication est consultable en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=-5RK8P3Y9ig>, consulté le 29/11/2016.

Renouvellements caribéens de l'engagement littéraire féministe : écritures féminines en mouvement

Par les échanges et frictions qui lient leur histoire à celle de l'Europe, des Amériques et de l'Afrique, les Caraïbes peuvent être considérées comme le carrefour de circulations transatlantiques tricontinentales. Cette « situation transatlantique » a donné lieu à des reconfigurations spécifiques de l'engagement littéraire féministe, que l'œuvre des trois auteures de langue française les plus connues de l'archipel permet de mettre au jour : Maryse Condé, Simone Schwarz-Bart et Gisèle Pineau.

Née en 1937 à Pointe-à-Pitre, Maryse Condé a entre autres étudié en France et enseigné en Afrique de l'Ouest et aux États-Unis. L'une des caractéristiques de l'écrivaine est sa volonté de déconstruire toute « simplification négritudiste » des cultures caribéennes, ce qui n'exclut pas de ses œuvres certaines « approche[s] mythique[s] de la réalité noire²⁸ ». De son côté, Simone Schwarz-Bart a vu le jour en 1938, à Saintes (Charente-Maritime), de deux parents natifs de Guadeloupe – où elle retournera dès ses trois ans. Elle étudiera et vivra ensuite entre Pointe-à-Pitre, Paris (où elle rencontrera son mari, l'écrivain André-Schwarz-Bart) et Dakar. Comme Maryse Condé, elle est fréquemment associée à une « antillanité », notamment par Jack Corzani²⁹ qui observe à ce sujet :

Incontestablement l'antillanité, s'appuyant sur l'histoire et la culture particulière des îles et, au-delà, sur l'ensemble antillais qu'il envisage, est une idéologie plus « réaliste » que la négritude. Elle est beaucoup mieux adaptée à la réalité humaine locale : les Blancs créoles, les Indiens, les Syro-libanais, tous les immigrés [...] qui peuplent les Antilles [...] vont pouvoir adhérer à un projet qui, loin de les exclure, les convie à prendre en main le destin de leur pays. Elle est aussi beaucoup plus satisfaisante sur le plan intellectuel, voire éthique, dans la mesure où elle évite – sans méconnaître les données raciales – la racialisation systématique et exclusive des problèmes culturels et politiques. [...] Que ce soit dans son acception restreinte – l'enracinement dans l'île – ou dans son acception la plus large – le vœu d'une union caribéenne –, l'antillanité comme dépassement logique de la négritude devait insensiblement s'imposer à la totalité des écrivains martiniquais et guadeloupéens³⁰.

C'est d'un discours et d'une génération différents que relève l'œuvre de Gisèle Pineau. Après avoir vécu à Paris, où elle est née en 1956 de parents également originaires de la Guadeloupe, elle retourne y vivre avec sa famille dans les années soixante-dix. Puis elle fait ses études à Paris, regagne la Guadeloupe où elle travaille comme infirmière et commence à écrire, avant de revenir en France métropolitaine. Si Corzani situe l'œuvre littéraire de Gisèle Pineau « en marge de la créolité » – « créolité » qui correspond à une phase de radicalisation de l'idéologie de l'antillanité³¹ –, c'est surtout parce qu'elle se distingue d'un Patrick Chamoiseau ou d'un Raphaël Confiant par son engagement féministe. Il observe ainsi dans l'œuvre de Pineau, qui « sacrifie parfois au “français des îles” », « le choix de sujets dramatiques [...] assortis de revendications féministes distingue son discours de celui, volontiers rieur et très “masculin”, des maîtres de la créolité³² ».

²⁸ Voir Jack Corzani, Léon-François Hoffmann et Marie-Lyne Piccione, *Littératures francophones. II. Les Amériques. Haïti, Guyane, Québec*, Paris, Belin, 1998, p. 135.

²⁹ *Ibid.*, p. 144-145.

³⁰ *Ibid.*, p. 139-143.

³¹ *Ibid.*, p. 151-161.

³² *Ibid.*, p. 164.

Ce choix concerne également une bonne partie de l'œuvre de Maryse Condé et de Simone Schwarz-Bart, dont l'écriture est certes moins teintée de créole que celle de Gisèle Pineau. Outre le fait d'avoir grandi en Guadeloupe, les trois auteures peuvent en tout cas être rapprochées en raison de leur biographie transatlantique – qualificatif qui s'applique aussi à leur œuvre littéraire, peuplée de personnages féminins luttant pour leur émancipation et dialoguant, parfois par anticipation, avec certaines réflexions féministes de la troisième vague.

Si les trois auteures ont toutes, à un moment ou l'autre de leur carrière, souligné la spécificité extra-européenne voire extra-occidentale de leurs revendications féministes³³, mon intention n'est pas de considérer leur œuvre (essentiellement romanesque) comme l'illustration de prises de position féministes extra-littéraires – d'autant moins que ces dernières s'avèrent parfois contradictoires, en particulier dans le cas de Maryse Condé qui aime à refuser les étiquettes³⁴. Je cherche bien plus à partir de ces « interdiscours élaborés³⁵ » que sont leurs œuvres littéraires pour montrer ce que leur « situation transatlantique » spécifique apporte à l'engagement féministe. À cette fin, l'idée de *mouvement* s'avère fondamentale : permettant de (1) caractériser l'engagement des personnages féminins de Schwarz-Bart, Condé et Pineau, elle s'applique également aux déplacements plus ou moins explicites opérés par l'œuvre des trois auteures (2) par rapport à certains discours féministes européens et, plus globalement, (3) par rapport à certains essentialismes et modèles liés au féminisme occidental.

La résistance et l'émancipation des personnages féminins par le mouvement

Pour Ottmar Ette, spécialiste allemand des études transaréales se référant très fréquemment aux littératures antillaises, la poétique du mouvement est la principale caractéristique d'une « écriture entre les mondes » – qui, à la différence des écritures de la migration, a pour spécificité de ne pouvoir être durablement territorialisée³⁶. Rendant manifeste un lien intrinsèque entre poétique de l'engagement et poétique du mouvement, de nombreux personnages féminins des œuvres de Maryse Condé, Simone Schwarz-Bart et Gisèle Pineau résistent ainsi à l'oppression et/ou s'émancipent en se déplaçant. Cette dynamique est particulièrement nette dans les romans des trois auteures qui ont connu le plus grand succès éditorial : *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (1972³⁷) de Simone Schwarz-Bart, *Moi, Tituba,*

³³ Je renvoie ici à l'essai encyclopédique en six volumes co-signé par Simone et André Schwarz-Bart, *Hommage à la femme noire*, Paris, Éditions Consulaires, 1989 ; je pense également à l'essai de Maryse Condé *La Parole des Femmes. Essai sur des romancières des Antilles de langue française* (Paris, L'Harmattan, 1979), ainsi qu'à son autobiographie *La Vie sans fards* (Paris, JC Lattès, 2012), intéressante de ce point de vue. Concernant Gisèle Pineau, voir notamment Valérie Marin La Meslée, « Gisèle Pineau : la mémoire des mortes » (*Le Monde des livres*, 19/04/2007) – où l'écrivaine déclare : « Je ne suis pas spécialement féministe mais les femmes sont le poteau-mitan de la société antillaise et font souvent taire leur propre souffrance devant celle des hommes, qu'elles imaginent plus forte, en partie, je crois, à cause d'un passé de vaincus, d'esclaves. »

³⁴ Voir à ce sujet Julie Brugier, « “Une féministe ! Qu'est-ce que c'est que cela ?” Penser le féminisme et l'écriture féminine dans *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem* (1986) et *Célanire cou-coupé* (2001) de Maryse Condé », *SELF XX-XXI* : « Écriture féminine aux XX^e et XXI^e siècles, entre stéréotype et concept », dir. Chloé Chaudet [en ligne : <https://self.hypotheses.org/publications-en-ligne/ecriture-feminine-aux-xxe-et-xxie-siecles-entre-stereotype-et-concept/rapports-ambivalents-a-lheritage-feministe-2>, consulté le 19/11/2016].

³⁵ Voir Jürgen Link et Ursula Link-Heer, « Diskurs/Interdiskurs und Literaturanalyse », *LiLi – Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, n°77, 1990, p. 88-99, p. 97.

³⁶ Voir notamment Ottmar Ette, *Zwischen Welten Schreiben. Literaturen ohne festen Wohnsitz*, Berlin, Kulturverlag Kadmos, 2005. L'ouvrage vient d'être traduit en anglais par Vera M. Kutzinsky, sous le titre *Writing-between-Worlds. TransArea Studies and the Literatures-without-a-fixed-Abode*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter, 2016.

³⁷ Édition citée : Simone Schwarz-Bart, *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (1972), Paris, Seuil, coll. « Points », 1995.

sorcière... Noire de Salem (1986³⁸) de Maryse Condé, et *La Grande Drive des esprits* (1993³⁹) de Gisèle Pineau.

Pluie et vent sur Télumée Miracle est l'autobiographie fictive d'une paysanne guadeloupéenne, Télumée, intégrant les parcours des trois générations de femmes qui la précèdent. Si « le vécu vaut pour l'identité collective⁴⁰ », c'est parce que Télumée est fréquemment amenée à s'interroger sur l'histoire du peuple de Guadeloupe – une Guadeloupe qu'elle ne quitte jamais. À cet égard,

son odyssee est toute spirituelle et sa barque vogue sur les eaux de la vie sans jamais quitter pour autant la terre de sa naissance et de ses ancêtres. Son désir de trouver « sa vraie place sur la terre » ou « sa vraie place dans l'existence⁴¹ » ne l'appellera jamais vers l'ailleurs et elle restera attachée à son pays par-delà la mort⁴².

Pour autant, le parcours de Télumée est marqué par le mouvement – un mouvement mental, qui consiste à résister contre l'oppression par un élan utopique, comme l'annonce le personnage dès la première page du roman :

[...] il n'y a guère, mes ancêtres furent esclaves en cette île à volcans, à cyclones et à moustiques, à mauvaise mentalité. Mais je ne suis pas venue sur terre pour soupeser toute la tristesse du monde. À cela, je préfère rêver, encore et encore, debout au milieu de mon jardin, comme le font toutes les vieilles de mon âge. (*Pluie et vent sur Télumée Miracle*, p. 11.)

Le roman contient certes quelques personnages féminins qui tentent de s'émanciper en se déplaçant physiquement à l'intérieur de l'île. Dès la deuxième page du roman, on apprend ainsi que la grand-mère de Télumée, Toussine, « avait eu pour mère la dénommée Minerve, femme chanceuse que l'abolition de l'esclavage avait libérée d'un maître réputé pour ses sévices cruels » (p. 12). Or, « [a]près l'abolition, Minerve avait erré, cherchant un refuge loin de cette plantation, de ses fantaisies » (*id.*) : d'emblée, le mouvement est lié à l'idée d'une liberté conquise. On pensera également à la sœur de Télumée, Régina, qui améliore ses conditions de vie en partant vivre de l'autre côté de l'île (p. 67-68). Mais ce sont surtout les échappées mentales de Télumée qui fondent la poétique du mouvement au sein du roman. Une image emblématique de ces échappées nous est livrée lorsque Télumée explique sa manière de passer outre les insultes racistes du personnage de Mme Desaragne, chez qui elle vient d'être embauchée comme domestique :

Je me faufilais à travers ces paroles comme si je nageais dans l'eau la plus claire qui soit, sentant sur ma nuque, mes mollets, mes bras, le petit vent d'est qui les rafraîchissait, et, me félicitant d'être sur terre une petite négresse irréductible, un vrai tambour à deux peaux, [...] je lui abandonnais la première face afin qu'elle s'amuse, la

³⁸ Édition citée : Maryse Condé, *Moi, Tituba, sorcière... Noire de Salem* (1986), Paris, Gallimard/Folio, 1988. Sera abrégé par la suite en *Moi, Tituba, sorcière...*

³⁹ Édition citée : Gisèle Pineau, *La Grande Drive des esprits* (1993), Paris, Le Serpent à plumes, 1999.

⁴⁰ Kathleen Gyssels, *Filles de solitude : essai sur l'identité antillaise dans les (auto-)biographies fictives de Simone et André Schwarz-Bart*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 48.

⁴¹ *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, *op. cit.*, p. 129.

⁴² Noëlle Caruggi, « Mémoire individuelle et mémoire collective dans *Pluie et Vent sur Télumée Miracle* de Simone Schwarz-Bart », *Recherches francophones en Afrique*, sous la direction d'Olivier Fléchaux, 2005 [en ligne : <http://gerflint.fr/Base/Afrique australe1/afrique australe1.html>], consulté le 19/11/2016].

patronne, qu'elle cogne dessus, et moi-même par en-dessous je restais intacte, et plus intacte il n'y a pas. (p. 97)

Faisant écho au titre du roman, les éléments liquide et aériens participent d'un système métaphorique océanique fréquent chez les auteur.e.s antillais.es : en l'occurrence, c'est comme si l'Atlantique même, par un « vent d'est », insufflait à Télumée son optimisme à toute épreuve.

C'est à un niveau moins symbolique que la poétique du mouvement qui parcourt *Moi, Tituba, sorcière...* et *La Grande Drive des esprits* se greffe à une volonté d'émancipation de certains personnages féminins. Inspiré par un fait historique, le roman de Maryse Condé vise à « arracher à l'oubli » (quatrième de couverture) Tituba, fille d'une esclave déportée à La Barbade, et qui fut la seule Noire jugée lors du célèbre procès des sorcières de Salem en 1692. De son côté, *La Grande Drive des esprits* suit les traces de Veronica, héroïne narratrice ayant fait ses études à Paris, qui parcourt la Guadeloupe, appareil photo à la main, à la recherche de ses proches et ancêtres dont l'histoire nous est parallèlement racontée. À la fin des deux romans, les protagonistes féminins ont amélioré leur existence au moyen de déplacements bien réels. Les voyages transatlantiques de Veronica font en ce sens écho à ceux de Tituba : si Veronica apprend peu à peu à assumer son identité hybride en vivant entre la France et la Guadeloupe, le voyage de Tituba de La Barbade vers les États-Unis répond d'abord à la volonté de l'héroïne devenue adulte de suivre l'homme qu'elle aime, l'esclave John Indien. Certes, la relation amoureuse se dégradera de plus en plus et ce premier voyage transatlantique débouchera sur l'inculpation de Tituba lors du procès de Salem. Mais le roman se termine par le voyage de retour de Tituba à La Barbade, au terme duquel elle rejoindra, après sa mort, le monde des « invisibles » à partir duquel elle « alimenter[a] de rêves de liberté » (*Moi, Tituba, sorcière...*, p. 268) le cœur des esclaves : « Pas une révolte que je n'aie fait naître. Pas une insurrection. Pas une désobéissance » (*id.*), observera-t-elle alors.

De l'émancipation des personnages à l'émancipation des discours : reconfigurations extra-européennes

Outre son lien à l'émancipation des personnages féminins, la poétique du mouvement commune aux trois romans de Simone Schwarz-Bart, Maryse Condé et Gisèle Pineau me semble refléter une volonté d'émancipation par rapport à certains discours féministes européens. Plus implicite, cette dynamique a principalement trait à deux enjeux : la nécessité de situer l'oppression masculine et l'importance d'envisager les facteurs de cette oppression comme multiples et mutuellement co-déterminants.

Les circulations des protagonistes des trois romans font ainsi émerger des dominations masculines plurielles, liées à des contextes géographiques et culturels spécifiques. Si Télumée est d'abord exposée à la violence sourde de « l'homme blanc », M. Desaragne, qui tente d'abuser d'elle sexuellement (*Pluie et vent sur Télumée Miracle*, p. 113⁴³), son mari Élie se met à la battre peu de temps après qu'elle a quitté son travail de domestique pour l'épouser (p. 153 sq.). De son côté, le roman de Maryse Condé s'ouvre sur le viol de la mère de Tituba par un marin anglais sur le négrier la menant à La Barbade, et montre ensuite que Tituba est traitée « comme une bête » (*Moi, Tituba sorcière...*, p. 66) par le pasteur Parris chez qui elle travaille à Boston, après son départ de La Barbade – où elle menait une vie plus douce, malgré la domination sourde qu'exerçait sur elle son compagnon esclave, John Indien. On retrouve ce même type de domination conjugale dans *La Grande Drive des esprits*, où Myrtha, épouse de

⁴³ J'y reviens plus bas.

Léonce, ne peut en tant que « femme » antillaise que « s'exécut[er] » face à la « juste autorité que lui conférait [à Léonce] son nouvel état d'homme marié » (*La Grande Drive des esprits*, p. 59). À mon sens, ces formes de domination variées pourraient être lues comme les signes du rejet d'une approche universalisante du patriarcat, renvoyant à une rupture théorique extra-européenne au sein des études de genre. Se référant aux apports de nouvelles féministes anglo-saxonnes, dont elle fait d'ailleurs elle-même partie, Judith Butler soulignait en effet en 1990 que « l'idée d'un patriarcat universel a[vait] été largement critiquée ces dernières années, en raison de son échec à intégrer les rouages de l'oppression genrée dans les contextes culturels concrets où elle existe⁴⁴ ».

Reflétant une autre rupture historique par rapport au féminisme européen, initiée par les *Black Feminists* et cristallisée par les réflexions de Kimberlé W. Crenshaw en 1989⁴⁵, les trois romans se rejoignent dans leur mise en valeur de l'intersectionnalité des discriminations. Simone Schwarz-Bart illustre ainsi l'entrecroisement d'une domination sexuelle, sociale et « raciale » au moment où Télumée manque d'être violée par M. Desaragne :

M. Desaragne ne semblait pas m'avoir entendue et comme il poursuivait son entreprise, je continuai sur le même ton calme et froid... Monsieur Desaragne, je le jure sur la tête du bon Dieu, vous ne pourrez plus entrer dans la chambre des petites bonnes, car vous n'aurez plus de quoi... Il rit, je fis un geste de mes ongles et il se rejeta en arrière l'air hagard, comprenant tout à coup le sens de mes paroles. Un petit sourire inquiet flottait sur son visage. « Tu es la plus grande vicieuse de la terre, chuchota-t-il [...], une robe ne te suffit donc pas ? ... veux-tu une chaîne en or, une paire d'anneaux ? ... écoute, j'ai besoin d'une petite négresse qui chante dans la vie et plus vive qu'un éclair, j'ai besoin d'une petite négresse si noire que bleue, c'est ce que j'aime [...]. » (*Pluie et vent sur Télumée Miracle*, p. 113.)

Le lexique choisi par Schwarz-Bart montre clairement que le personnage masculin s'arroge le droit de ne pas « entendre » les refus de Télumée parce que celle-ci est à la fois une « petite bonne » et une « négresse », non seulement « plus vive que l'éclair », mais également « vicieuse » : s'il est difficile de décider si les clichés que véhiculent ces deux dernières expressions sont de nature sexiste ou raciste, c'est bien qu'on a ici affaire à une oppression intersectionnelle, également caractéristique des romans de Condé et Pineau. Là encore, le mouvement est fondamental : *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, *Moi, Tituba, sorcière...* et *La Grande Drive des esprits* apparaissent comme des lieux privilégiés pour une analyse intersectionnelle précisément parce que la prise de conscience de l'entrecroisement des oppressions s'effectue suite aux voyages – voyages transatlantiques chez Condé et Pineau, voyage hors du foyer familial chez Schwarz-Bart – de leurs personnages féminins.

Les œuvres de Simone Schwarz-Bart, Maryse Condé et Gisèle Pineau sont ainsi typiques d'une reformulation littéraire de certains traits du féminisme européen de la deuxième vague. Cette reconfiguration de l'engagement féministe annonce (du moins chez Schwarz-Bart et Condé) les appels critiques de Butler à situer le féminisme et la théorisation du concept d'intersectionnalité par Kimberlé W. Crenshaw : rappelons en effet que *Pluie et vent sur Télumée Miracle* date de 1973, et *Moi, Tituba sorcière...* de 1986. À l'instar de l'œuvre littéraire de Toni Morrison évoquée plus haut, qui reformule certains aspects du féminisme européen de la deuxième vague dès les années soixante-dix, une partie de la littérature caribéenne de la seconde moitié du XX^e siècle pourrait dès lors être considérée comme un pivot entre le

⁴⁴ Voir Judith Butler, *Gender Trouble*, *op. cit.*, p. 6 (je traduis).

⁴⁵ Voir Kimberlé W. Crenshaw, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex », *art. cit.*

féminisme de la deuxième vague et celui de la troisième vague. Une étude des circulations et reconfigurations transatlantiques de l'engagement littéraire féministe ne peut donc faire l'économie d'un examen attentif de l'espace littéraire caribéen, qui cristallise de manière originale – *via* une écriture du mouvement tout à fait spécifique – et anticipée certaines grandes évolutions des discours féministes de la fin du XX^e siècle.

Pas de côté par rapport aux « occidentalismes »

Dans le cadre d'une histoire littéraire transatlantique attentive aux contextes extra-occidentaux, il est d'autant plus intéressant de prendre en compte l'espace caribéen que l'œuvre littéraire de nos trois auteures ne permet pas seulement de faire émerger une volonté de renouveler un féminisme européen : elle se situe également en décalage par rapport à certains essentialismes et à certains modèles occidentaux du féminisme, qui concernent autant l'Europe que l'Amérique du nord.

Ce décalage se traduit d'abord par la reformulation, plus ou moins implicite, de *topoi* associés au féminin, que ce soit d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique nord. Dans ce contexte, Maryse Condé me paraît avoir une cible spécifique en ligne de mire : le féminisme différentialiste occidental, par rapport auquel elle opère certains déplacements. Qu'une conception différentialiste du féminin concerne l'Atlantique nord au-delà de l'Europe est rendu manifeste par la réception très favorable dont a bénéficié, comme je l'évoquais plus haut, « Le rire de la Méduse » d'Hélène Cixous aux États-Unis. Mais certaines littératures de l'espace sud-atlantique invitent à remettre en question l'une des caractéristiques de ce différentialisme : l'association de l'oralité et de la féminité. Celle-ci correspond à un stéréotype occidental, qui peut s'expliquer historiquement : selon bon nombre d'anthropologues, « la femme » occidentale, dès l'apparition de l'alphabet grec, aurait été associée au corporel et au charnel, à la sexualité, à la mortalité, et à une langue orale parce que liée au corps⁴⁶. Il en va autrement dans d'autres contextes, notamment en Afrique noire, au Maghreb ou dans les Caraïbes, où l'oralité est d'abord, indépendamment de toute problématique de genre, une forme fondamentale de la culture⁴⁷.

C'est ce qu'illustre *Moi, Tituba, sorcière*, où le privilège de l'oralité, indépendamment de toute tentative de faire entendre un « universel féminin », relève d'une intention de figurer une spécificité culturelle non-occidentale. Dans le roman, les pouvoirs magiques de Tituba sont indissociables d'une expression orale. Plusieurs fois, Tituba invoque ses ancêtres, par le biais de décoctions dont elle « affermi[t] le pouvoir grâce à des incantations » (p. 25). Les paroles rituelles que lui ont apprises la vieille femme qui l'a recueillie enfant guident Tituba au long du récit, jusqu'à ce qu'elle meure et se transforme elle-même en esprit capable de communiquer avec les vivants – en particulier avec les esclaves, à qui elle prédit une émancipation à venir (p. 272). L'importance de l'oralité dans l'œuvre s'explique ainsi par la particularité culturelle de Tituba, qui puise ses forces pour résister à l'opresseur blanc dans un domaine surnaturel qui n'est pas accessible à ce dernier. En l'occurrence, on est bien loin des préoccupations psychanalytiques et post-structuralistes associées à cette construction occidentale qu'est le « *French Feminism* ».

Plus globalement, chez les trois auteures, la volonté de faire un pas de côté par rapport aux féminismes de l'espace atlantique nord s'exprime par le rejet de certains de leurs modèles,

⁴⁶ *Gender Studien. Eine Einführung*, dir. Christina von Braun/Inge Stephan, Stuttgart, Metzler, 2006, p. 10-14.

⁴⁷ Voir notamment Walter J. Ong, *Orality and Literacy*, Londres/New York, Routledge, 1982 et Alain Ricard, *Littératures d'Afrique noire. Des langues aux livres*, Paris, CNRS Éditions/Karthala, 1995.

des plus flous aux plus précis. Chez Schwarz-Bart, qui aime à cultiver les représentations de « femmes puissantes » opposées à des « hommes faibles » pour reprendre une formule de Bonnie Thomas⁴⁸, Télumée est certes un personnage extrêmement libre. Pour autant, il semble difficile de la faire exactement correspondre au prototype occidental de la femme émancipée : elle souhaite en effet rester sur son île, sur la dure terre de ses ancêtres, sans aucune volonté de rompre avec les générations qui l'ont précédée. L'attachement du personnage à la terre qui l'a opprimée devient même une marque de sa liberté : « Soleil levé, soleil couché, les journées glissent et le sable que soulève la brise enlèvera ma barque, mais je mourrai là, comme je suis, debout, dans mon petit jardin, quelle joie ! ... » (p. 255), sont ainsi les derniers mots de Télumée, qui closent également le roman.

Chez Gisèle Pineau, de grandes figures du féminisme occidental sont mises en cause. Un passage de *La Grande Drive des esprits* est particulièrement révélateur. Il concerne le personnage de Gerty, une célibataire qui refuse de se marier :

Gerty avait mieux à faire. Elle lisait. Elle s'instruisait. Le sort de la Femme l'interpellait. Elle venait de terminer la lecture de *La Femme mystifiée* de Betty Friedan et suivait maintenant, avec une attention particulière, les percées du MLF. Elle échangea même quelques lettres, correspondance dense et brève, avec un groupe de militantes françaises conduites par Christine Rochefort et Monique Wittig. (p. 204)

Au-delà de l'emploi d'une expression quelque peu caricaturale, « la Femme », un certain scepticisme de l'auteure par rapport aux discours féministes dont s'abreuve son personnage est perceptible quelques pages plus loin, lorsque Gerty – qui s'est alors mise à considérer Victor Hugo comme un « compagnon rêvé », qui « n'élevait jamais la voix ailleurs que sur du papier » (*id.*) – devient folle. La prise de distance s'effectue ici sur un mode ironique qui, s'il ne s'applique pas vraiment à *Moi, Tituba, sorcière...*, se généralise de plus en plus dans les œuvres postérieures de Maryse Condé.

À titre d'exemple, *Célanire cou-coupé* (2000⁴⁹) renvoie dos à dos plusieurs discours féministes en vogue dans la sphère nord-atlantique depuis la fin du XIX^e siècle. Ancré au début du XX^e siècle, ce roman suit le parcours de Célanire, à qui l'on avait tenté de trancher la gorge au cours de sa jeune enfance en Guadeloupe lors d'un sacrifice. Après avoir survécu, elle voyage en Côte d'Ivoire, en Guadeloupe et au Pérou, dans ce que le lecteur suppose être une quête de vengeance. Lorsqu'à son retour en Guadeloupe, Célanire fonde une association féministe, « on décèle [...] l'ironie de Condé qui met en scène une sociabilité féminine éminemment élitiste, laquelle n'est pas sans rappeler les milieux lesbiens de fin-de-siècle, et des poétesses comme Renée Vivien ou Nathalie Barney⁵⁰ ». De plus, à la fin du roman,

Célanire [...] s'éloigne de ses amantes successives et se tourne vers son mari pour lui demander un enfant. Le livre se clôt alors sur cette phrase : « S'il te plaît ! C'est tout ce que je peux être à présent : une bonne mère. » Cette fin inattendue semble nier tous les discours attribués au personnage, mais elle est évidemment encore une fois ironique. Après avoir épuisé et déconstruit tous les discours sur l'émancipation, le cliché de la

⁴⁸ « *The emergence of a generation of female writers from the Caribbean has focused new light on the nature of gender relations in the region. In the first generation of this writers, including Simone Schwarz-Bart and Maryse Condé, there has been a tendency to stereotype notions of the "strong woman" and the "weak man" »*, Bonnie Thomas, « Gender Identity on the Move : Gisèle Pineau's *La Grande Drive des esprits* », *The French Review*, vol. 76, n°6 – « Special Issue on Martinique and Guadeloupe », mai 2003, p. 1128-1138, ici p. 1128.

⁴⁹ Éd. originale : Maryse Condé, *Célanire cou-coupé*, Paris, Robert Laffont, 2000.

⁵⁰ Julie Brugier, « "Une féministe ! Qu'est-ce que c'est que cela ?" », art. cit.

maternité comme solution de la quête identitaire féminine est ici déjoué sans qu'il soit nécessaire pour cela de faire continuer l'intrigue⁵¹.

Plutôt que d'associer les décalages opérés par Maryse Condé à une « écriture du désordre⁵² », je les relierais de nouveau à la poétique du mouvement qui caractérise ses œuvres. À l'image de Simone Schwarz-Bart et Gisèle Pineau, c'est en effet à une mobilité de la pensée qu'invite l'auteure, dans un appel à penser d'ailleurs qui ne peut qu'enrichir les réflexions féministes contemporaines.

*

À l'heure de débats brûlants sur des « études de genre » souvent définies de manière floue par celles et ceux qui les fustigent, penser les études féministes en termes de circulations transatlantiques offre ainsi la possibilité d'ébaucher une archéologie visant d'une part à prouver que les études féministes sont à présent en voie de mondialisation, et appelant d'autre part à un décentrement des perspectives particulièrement bienvenu dans un contexte général de crispations identitaires. Si les Caraïbes francophones constituent un espace emblématique pour penser les reconfigurations contemporaines de l'engagement littéraire féministe, c'est précisément parce que les écritures en mouvement qui les caractérisent rendent caduc tout figement des corps et des esprits. Anamorphoses de discours théoriques féministes qu'elles reflètent de manière souvent implicite ou ironique, ces écritures féminines engagent leurs lecteurs autant qu'elles dénoncent de manière subtile l'inacceptable de l'oppression des femmes qui se perpétue à l'échelle internationale.

Chloé Chaudet
Université Paris-Sorbonne

⁵¹ *Id.*

⁵² *Id.*